

prise de longue haleine, qui, dans les conditions actuelles, impliquerait un travail d'équipe et une approche pluridisciplinaire à l'exemple de celle initiée ici par A. Chédeville, H. Guillotel et B. Tanguy.

Bernard MERDRIGNAC

Guy HAUBEBOURG, *Mendiants et vagabonds en Bretagne au XIX^e siècle*. Préface d'Alain Croix. Collection «Histoire», Rennes, PUR, 1998, 434 p.

Tout le monde a vu de ces vieilles photos ou cartes postales d'il y a un siècle, représentant des mendiants bretons, si possible en situation, là où ils étaient indispensables à la couleur locale recherchée par le photographe : pardon, noce de campagne, carrefour au pied d'un calvaire. Ajoutez quelques touches de Pierre-Jakez Hélias, et l'on croit que tout est dit sur ces pauvres hères. Or l'ouvrage de Guy Haubebourg les fait accéder au statut d'objet scientifique. Ceci signifie d'abord réunir un imposant matériau, puisé dans les sources les plus diverses, des archives à la littérature ethnographique. Foin des images convenues ou des aperçus impressionnistes, nous prenons d'emblée ici la mesure d'un phénomène très prégnant. En effet, la Bretagne était alors une région pauvre, – même s'il y avait des nuances locales –, où les pauvres proliféraient et avaient une évidente visibilité, mais pas celle cultivée par les photographes de la Belle Époque. Beaucoup de femmes, beaucoup d'enfants. Cela fait donc beaucoup de jeunes femmes et moins, en proportion, de ces vieillards en *bragou braz*, visage buriné et poil hirsute, qui rendaient si bien devant l'objectif. À l'âge où naissait, difficilement d'ailleurs, la raison statistique, l'enquête de G. Haubebourg, de caractère sériel, permet d'inscrire très précisément, dans le temps comme dans l'espace, des phénomènes comme les mouvements migratoires, le vagabondage en groupe et la récurrence.

L'auteur joue habilement sur les différentes échelles, ce qui permet par exemple d'apprécier les origines géographiques des vagabonds signalés en Bretagne, d'une part à l'échelle de la France (par départements), d'autre part à l'échelle de la Bretagne (par communes).

La lecture de ces cartes permet d'ailleurs de repérer d'emblée le parti géographique choisi, assez inhabituel et a priori hardi : la «Bretagne sud». De ce concept d'origine récente et correspondant aux évolutions démographiques et touristiques des dernières décennies, Guy Haubebourg a tiré un lieu, ou plutôt une aire d'observation qui se révèle, à l'usage, avoir sa cohérence. La première est celle de la faisabilité matérielle de l'enquête, les dépouillements ne portant que sur une moitié de la péninsule. La seconde est la représentativité de l'échantillon ainsi délimité : non seulement on y retrouve bien la Haute et la Basse-Bretagne, mais aussi des environnements

socio-économiques très variés. Cela va de la gouttière industrielle de la Basse-Loire aux cantons archaïques du Morbihan intérieur, en passant par les ports de pêche du littoral cornouaillais, alors au début de leur essor

Le principal acquis que l'on retire de cette lecture, en dépit d'un découpage opéré en fonction de la latitude, réside dans l'opposition classique, longitudinale. La Haute et la Basse-Bretagne réagissent en effet très différemment face à la misère, la première paraissant participer davantage de la culture française globale, la seconde révélant des spécificités et/ou des archaïsmes. Pour simplifier grossièrement, l'est de la péninsule en était déjà à Michel Foucaut : le pauvre comme menace pour l'ordre social, ce qui signifiait la prise en charge administrative et répressive, en attendant une hypothétique extinction du paupérisme par le simple jeu de la croissance économique, la nouvelle eschatologie offerte au monde bourgeois. L'ouest au contraire en était encore à des conceptions quasi médiévales : le pauvre comme image de Dieu, et donc comme partie intéressante et nécessaire du corps social. Mieux intégré, – moins exclu dirions-nous dans nos catégories d'aujourd'hui –, à défaut d'être mieux secouru.

La question est bien entendu l'origine de ce décalage. Le fait religieux est souvent invoqué par les observateurs, mais il faut se méfier des a priori, dans un sens ou dans l'autre au demeurant, desdits observateurs. Ceci d'autant plus que la ferveur religieuse, pour autant qu'on puisse la mesurer et spécialement en Bretagne sud (pratique religieuse, vocations, etc.) était incontestablement plus forte en Haute-Bretagne. C'est moins le fait religieux en tant que tel que sa dimension bas-bretonne et donc celtique, qui semble en cause. Des études comparatives, par exemple sur la frange celtique dans les îles Britanniques, permettraient peut-être ici de savoir si l'on n'a pas affaire là à un phénomène culturel plus large.

La réflexion sur le lien entre natalité et paupérisme témoigne de la très inégale pénétration du malthusianisme, lequel se rencontre surtout chez les observateurs, en particuliers les géographes du début du xx^e siècle. L'étude confirme enfin, après beaucoup d'autres, la grande diversité locale des politiques publiques dans une France du xix^e siècle, souvent présentée abusivement comme centralisée, jacobine, etc. On mesure ici, comme en d'autres domaines l'inertie considérable des structures locales, qui infléchissent efficacement la régulation administrative. L'Anglais Robert Gildea l'avait montré naguère pour l'enseignement à partir du cas de l'Ille-et-Vilaine, Guy Haudebourg l'atteste à son tour sur le terrain de l'assistance. Du coup, l'intérêt du livre réside aussi dans la contribution au riche débat sur les relations entre l'«infrastructure» socio-économique et la «superstructure» culturelle. Au total, on a bien là un ouvrage appelé à devenir une référence en son domaine, qu'il s'agisse de l'histoire de la Bretagne au xix^e siècle ou de celle de la pauvreté.

Michel LAGRÉE